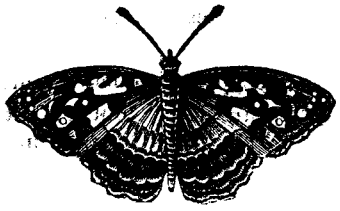
N° 44. — SAMEDI, 1er DÉCEMBRE 1832.

Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; Mlle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

BIBLIOTHÈQUE VILLE LYON *1893*

LE PAPILLON,

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉATRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

Une Visite comme on n'en fait pas.

A Mme D.—D.

Hier, mon ami et moi, nous allions chez vous; c'était le soir. Le soleil avait caché derrière la montagne ses derniers et pâles rayons. Nous nous trouvions tous deux, dans un de ces momens de douces et mutuelles confidences où l'ame, heureuse d'avoir trouvé un fidèle écho dans une autre ame, se plaît à suivre de vagues pensées, à user le présent en plaintes contre le passé, en effroi pour l'avenir.

L'aspect de cette nature qui se voilait comme une jeune fiancée la première nuit de son hymen; le jour qui mourait avec sa fête; le plaisir qui avait cédé sa place à la lassitude sur tous les visages que nous rencontrions; tout cela parlait à notre rêverie; nous nous laissions aller à tous les caprices de notre imagination. Puis, ne vous en déplaise, nous parlions de vous; nous décomposions votre ame multiple, votre ame de femme, avec ses mille facettes aux mille reflets, et notre œil y découvrait d'heureuses et délicates nuances que tout œil ne peut y voir.

Puis, à nos côtés, la jeune fille passait au bras de sa mère, et jetait, à travers notre causerie, son frais sourire, sa naïve parole et son regard de vierge. Et nous devisions de la jeune fille qui, sans y croire encore, marchera un jour avec des rides et des cheveux blancs. Nous devisions de la mère, autrefois jeune et adorée, aujourd'hui isolée, et sans autre miroir que son enfant, dernier reflet de sa beauté.

Nous nous demandions : Que penser d'un monde où toute chose a sa fin, où tout plaisir a son amertume; où l'amour a la durée de la fleur, et l'amitié la fragilité du verre? Que penser d'un monde où nous arrivons avec l'assurance de voir mourir ceux que nous aimons le plus, ceux dont le cœur se dément le moins, notre père, notre mère? Que penser d'un monde où, de deux êtres qui s'aiment et échangent leur vie, l'un verra mourir l'autre, s'il ne s'en voit pas oublié bien avant?

C'est avec ces pensées-là que nous arrivâmes chez vous.

Nous entendîmes des voix de femmes, des chants joyeux, les pas retentissans de la danse, et, à travers tout cela, le bruit de la grosse caisse et du triangle qui venait gâter toute l'harmonie de ce tableau

Cette grosse caisse nous attrista autant que votre indifférence à vous rendre à son appel attrista votre propriétaire, bon souverain, qui veut qu'en ses états tous ses sujets dansent et rient. Homme rare par le temps qui court! et dont tout le plaisir est dans le plaisir des autres.

Et nous nous glissâmes comme des ombres. Nous ne voulûmes pas marier notre tristesse à votre joie.

ROYAL LIBRARY

Nous restâmes sous votre charmille, et là, voix, musique et pas, tout nous arrivait comme le bruit de la ville, entendu au loin dans la campagne. Nous surprenions parfois, à travers les branches dégarnies de vos arbustes, de gracieuses apparitions de jeunes filles, des demi-phrases sans apprêts, des demi-mots dits tout bas que nous achevions tout haut; puis, nous admirions à votre croisée, sous un chapeau de paille flottant, la douce figure de votre jolie bonne d'enfant, fleur sans parfum parce qu'elle fut sans culture.

Nous rêvions comme on rêve à deux, nous communiquant tout, nous laissant prendre par chaque chose, nous laissant aller à toute pensée, sombre ou folle.

Une voix tout-à-coup nous arrive; c'est la vôtre. Nous l'entendons encore. —Jeannette, mon fils va-t-il bien ? — Oui, madame; il dort. — Et, joyeuse mère, vous retournez mêler votre grâce à la danse, et prêter l'oreille à tant d'aimables propos que vous inspirez, et dont l'habitude et la répétition ne vous lassent pas plus que *je t'aime!* dans la bouche de votre heureux Clément.

Et nous nous disions : Elle aime bien le bal, mais elle aime encore mieux son fils!

Alors nous nous sommes félicités de notre fantaisie étrange et bizarre. Nous y avons gagné un mot que nous eussions perdu au salon. Nous avons surpris un sentiment maternel, vu votre cœur à découvert. Alors, surtout, nous aurions bien voulu pouvoir vous embrasser comme on embrasse une mère, vous presser la main comme on presse la main d'un ami qu'on retrouve. Mais déjà vous dansiez, vos pas cherchaient à régler la mesure d'une musique un peu trop discordante. Il nous semblait que vous deviez être plus légère encore, depuis que vous saviez que votre enfant reposait.

Ensuite nous parcourûmes vos ombreuses allées, vos fraîches charmilles si veuves, si délaissées de tous à cette heure. Nous étions heureux de cette visite toute poétique passée sous vos fenêtres, de cette visite que le monde aurait flétrie de l'épithète d'inconvenante. Et pourtant, nous étions venus pour savoir de vos nouvelles, et nous vous avons vu passer rieuse et belle. Inconvenante! Et nous avons songé plus à vous devant votre escalier, qu'au milieu d'un bal ne le fait celui qui a besoin d'un *souvenir* pour enregistrer la quatrième valse promise. Oui, nous vous avons associée à notre promenade solitaire. Vous n'eussiez pu la partager; on nous eût trop envié ce bonheur.

Nous revînmes; nous voulions au moins vous dire adieu. Mais le bruit des fourchettes nous révéla votre occupation; et nous ne voulûmes pas faire comme le gastronome parasite qui arrive toujours à l'heure où l'on mange. Nous vous entendîmes parler et nous restâmes à vous écouter.

Aperçus délicats et fins, promptes et piquantes réparties, naïves saillies, entretiens pleins de charmes et d'esprit, où votre œil et votre sourire ajoutent encore à vos paroles de la force et de la grâce; spirituelles railleries, douces moqueries, malins propos, tout cela est de votre domaine.

Merci donc, madame D.-D., merci!.. Nous vous devons une de nos belles soirées, une de ces soirées pleines de poésie et de molles rêveries; nous vous devons du bonheur.

A vous donc cette page de notre vie! à vous, qui êtes faite pour tout comprendre, rêveries et folies; pour tout partager, rires ou larmes.

Un vieillard de 25 ans.

LE DÉSESPOIR.

J'ai connu le bonheur, la joie et la souffrance;
Un lustre de mes ans renferme une existence;
Mon physique altéré, mon courage vaincu,
Par cinq lustres de vie ont déjà trop vécu;
En erreurs, en regrets, j'ai fourni ma carrière;
Du faîte des grandeurs, tombant dans la poussière
Et de l'illusion à la fatalité,
Mon esprit s'est meurtri sur la réalité;
J'ai perdu le repos, la foi, la raison même;
J'ai perdu plus encor, j'ai perdu ce que j'aime!
Sans un frère, un ami qui me presse la main,
Je reste seule au monde, au milieu du chemin.
Soit du ciel, de l'enfer, le coup est trop sensible;
Non, je ne suivrai plus une route paisible,
Un sentier rebattu; j'ai du sang et des pleurs;
J'irai sur les volcans me repaître d'horreurs;
Comme un chien haletant qui cherche en vain son maître,
J'irai sans m'arrêter et sans me reconnaître,
En parcourant les bois, en gravissant les monts,
Je franchirai l'espace et ses gouffres profonds;
Je traverserai tout, les airs, le feu, la flamme,
De péril en péril j'entraînerai mon ame;
Renversant tout obstacle, affrontant mille morts,
De cahos en cahos j'épuiserai mon corps,
Comme un flot, une lave, une trombe en furie,
J'irai sans m'arrêter jusqu'au bout de la vie;
Je pourrai rencontrer, dans mon affreux destin,
En courant les hasards, une plus prompte fin;
Sans porter mon fardeau jusqu'au bout de l'arène
Trouver un précipice, un torrent qui m'entraîne,
De la foudre un éclat prêt à m'anéantir,
Un cratère qui s'ouvre et veuille m'engloutir,
Un souffle empoisonné qui m'étouffe ou m'embrase,
Un rocher qui s'ébranle, et sous son bloc m'écrase,

Un écueil où je puisse aller frapper mon front,
De quel point que ce soit un coup mortel et prompt;
Enfin, si nul effort ne peut briser mon être,
En me laissant rouler je m'userai peut-être.

H. M^ise D'E.

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

AU GÉRANT DU PAPILLON.

Je vous ai promis, mon cher ami, une lettre sur le drame de M. Scribe, représenté, mardi dernier, au théâtre des Célestins. Je viens tenir ma promesse et vous dire franchement ce que je pense de *Dix ans de la vie d'une femme*. Je vais me trouver en opposition, je le sais, avec bon nombre de jeunes et jolies dames qui, ce jour là, eurent presque envie de jouer la crise de nerfs par indignation. Elles ne l'ont pas fait, et, pour ma part, je les en remercie sincèrement. Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il puisse m'advenir de ma brusque franchise, je n'en poursuivrai pas moins la tâche que je me suis imposée : le moment est venu de dire la vérité à tout le monde, à la femme comme à l'homme; et tant qu'il me restera assez de force pour tenir une plume, assez de souffle pour dire une parole, je prêcherai et j'écrirai la vérité.

Jamais époque n'a été plus remarquable que la nôtre : les vieillards disent que tout se perd; les jeunes gens que tout est rénové. Je dis, moi, que rien n'est renouvelé, que rien n'est perdu. Les mœurs de la régence sont encore nos mœurs; et tout le progrès se résume dans la suppression des paniers et dans la coupe de nos habits. Du reste, le cœur est resté le même, ou du moins, en grandissant, l'homme est obligé de s'abaisser au niveau des habitudes et des vices de la société dans laquelle il prend une place, s'il ne veut passer pour un homme ridicule et sans usage. Pendant ce temps, c'est-à-dire pendant que le monde se débattait et se tuait dans cette stagnation de débauche et d'immoralité, les romanciers et les auteurs dramatiques nous initiaient à un monde, à des vertus privées et publiques, dont toutes les ames ardentes sont avides, et après lesquelles soupire tout ce qui porte un cœur candide et non encore imprégné du scandale de la vie réelle. Qu'en est-il résulté? Qu'à dix-huit ans, l'existence n'a plus été pour les hommes de foi et de vertus, qu'une ironie amère, une déception sanglante, un mensonge de tous les jours; car ces hommes qui avaient rêvé de dévouement et de générosité, d'amour et de constance, quand ils ont tendu la main autour d'eux, n'ont trouvé que fraude et malheurs. De là, cette manie de suicide, emplissant tant de fronts, brûlant tant de poitrines, étouffant, dans une mansarde de Paris, Victor Escousse et Lebras, tous deux chargés de gloire déjà, et à peine au premier pas de leur carrière.

Je vous le dis, mon ami, il était bien temps que l'on se décidât à nous montrer le monde tel qu'il est; car, en vérité, le poison ruisselait autour de bien des cœurs. La TOUR DE NESLE et DIX ANS DE LA VIE D'UNE FEMME, n'eussent-ils conservé qu'une seule vie, nous devrions encore en remercier M. Dumas et M. Scribe. Eh bien, je vous assure, moi, que ces deux drames ont conservé une vie, et brisé, dans une main d'homme, le pistolet qui devait le tuer. — Dès qu'il a trouvé son monde, le malheureux ne songe plus à mourir : il se tient à l'écart, il examine attentivement; puis, un jour, il se lève et brise le mal. Je vous donnerai, dans quelque temps, l'explication de cette énigme qui probablement me vaudra encore un baptême de folie; mais on m'a traité de fou tant de fois, que je commence à en rire.

Je doute que M. Scribe ait bien compris les raisons que je viens de vous indiquer; mais, à coup sûr, ce sont ces idées principales qui ont porté M. Dumas si loin dans les secrets du drame, et l'ont jeté, pour ainsi dire, comme un juge au milieu du crime. Quant à M. Scribe, c'est en riant et en buvant du champagne qu'il a écrit son drame; aussi, n'a-t-il fait qu'indiquer ses caractères sans en développer un seul. M. Scribe, avec ses vaudevilles et ses mœurs de convention, a fait peut-être autant de mal à la France que l'invasion étrangère. Son drame est mal fait et décousu : pour amener quelques scènes inattendues, il a eu recours à ses invraisemblances accoutumées. Encore une fois, M. Scribe a tort, et c'est se rendre coupable que d'abuser de son esprit pour jeter, dans de jeunes têtes, des idées qui doivent les briser en s'évanouissant.

Mme Darcey n'est pas cependant une femme comme on en voit PARTOUT. Ce serait une injustice que d'avancer chose pareille. Les femmes qui, avec un esprit ordinaire, se chargent la conscience d'adultère et de trahison, et cela presque sans motifs, ne sont que des exceptions.

M. Scribe l'a bien compris, car, dès la première scène, Mme Darcey s'indigne du mot *obéissance*. Elle veut être libre de toutes ses volontés. Telle est la seule pensée qui lui fait parcourir, en dix ans, tous les échelons de la démoralisation la plus dégoûtante, du crime le plus scandaleux que je sache; mais il me semble que M. Scribe aurait dû dessiner plus largement le caractère de Mme Darcey; j'aurais défendu les invraisemblances de son œuvre, s'il eût fait de son héroïne une femme à l'imagination vive, ardente, passionnée; s'exaltant non-seulement pour ce qu'elle appelle ses misères personnelles, mais encore pour les misères d'autrui. Oui, dis-je, en ce cas, j'aurais défendu Mme Darcey, car j'aurais placé à côté d'elle bien des femmes qui lui ressemblent.

Je n'entrerai pas dans d'autres détails : le cadre de votre Journal ne me le permettant pas plus que les

heures que j'ai à vous donner. Mardi prochain, je vous adresserai une seconde lettre, et j'espère que, si l'on m'accuse d'avoir avancé des opinions hasardées et sauvages, on conviendra, du moins, que je n'avais pas tout à fait tort.

En attendant, j'engage les jeunes hommes qui croient encore à l'amour et à l'amitié, à voir le plus souvent possible *la Tour de Neste* et *Dix ans de la vie d'une femme.* S'ils aiment mieux lire un roman, ils pourront choisir l'Ecolier de Cluny ou les Intimes.

Agréez, etc.

L.-A. Berthau

BIBLIOTHÈQUE DE LYON 1893

CHRONIQUES LYONNAISES.

La Tour de Neste poursuit le cours de son brillant succès, et, quoique l'enthousiasme qu'avaient produit les premières représentations soit de beaucoup diminué, cet ouvrage n'en restera pas moins au répertoire et sera toujours revu avec plaisir.

On ne nous a rien offert de bien attrayant depuis quelques jours en fait d'opéra, car, malgré tout son mérite musical, *le siége de Corinthe*, qu'on a repris dimanche, ne sera jamais un ouvrage à recette. Mais pour faire prendre patience au public on a donné lundi *Almaviva et Rosine* l'une de nos meilleures compositions chorégraphiques qui a fait grand plaisir, Mme Lecomte et Mlle Leroux y font assaut de grâce ; de légèreté et d etalent, et la scène de la glace surtout a été parfaitement rendue.

Jeudi, on a joué pour la première fois *le Testament d'une pauvre femme*, imbroglio en cinq mortels actes ou l'absurdité le dispute à la niaiserie. Cette pièce qui n'eût jamais dû se montrer sur le Grand-Théâtre a été bien et dûment enterrée sous des sifflets et des huées unanimes. Nous avons plaint les acteurs d'être obligés de prostituer leur talent à de pareilles productions dramatiques, car ce n'est pas leur faute si le bon goût du public a fait justice éclatante du malencontreux *Testament* dont tous les personnages ressemblent, pour ainsi dire, à un bureau de poste aux lettres, et parlent pendant trois heures sans amener une scène neuve ou au moins une scène dramatique. Il faut espérer que c'est le dernier ouvrage de ce genre qui sera offert sur notre première scène, car la leçon a été bonne.

On nous promet en revanche *Fra Diavolo* et *Zampa*, et nous promettons, nous à la direction, gloire et profit.

— La Cour d'assises s'est occupée lundi et mardi de l'accusation de complot carliste intentée à MM. Vignal, Vuitton et Brun. Les débats ayant beaucoup diminué les charges qui semblaient peser sur eux, tous trois ont été acquittés sur les éloquentes plaidoieries de MM. Péras, Margerand et Lurin.

Mercredi, Jeanne Perret, femme Goutagny, a été condamnée à vingt ans de travaux forcés, et à l'exposition, pour crime d'infanticide. Une autre femme, présentée par l'accusation comme sa complice, a été acquittée.

Lundi 3, on jugera le nommé Guerre, accusé du double assassinat suivi de vol, commis dernièrement au Grand-Camp, et dont nous avons rendu compte. Il sera défendu par Me Hodieu.

— Le 11me régiment de dragons a quitté Vaise pour se rendre à Epinal ; ce régiment, l'un des plus beaux de France, a été vivement regretté par les habitans qui n'avaient eu qu'à se louer de lui pendant son séjour. Il est remplacé par le 6me de la même arme.

Le 49me de ligne a aussi quitté Lyon pour se rendre à Metz, et nous avons en remplacement le 21me.

— La 4e livraison d'*Asmodée* a été saisie à la requête de M. le procureur du roi.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Le dépôt des articles de Mme Ma, de Paris, précédemment place des Célestins, est maintenant établi :

Place Bellecour, n, 9, au rez-de-chaussée (façade du côté du Rhône.)

Assortiment complet des articles suivans, qui jouissent d'une réputation qui dispense d'en faire l'éloge, et qui sont exclusivement recherchés par les personnes élégantes de la capitale.

1° Les Eaux noires, châtaines et blondes, et les Pommades américaines, dans lesquelles il suffit de tremper le peigne pour teindre de suite les cheveux, sans aucune préparation ; 2° La Pommade grecque, qui seule a réellement la propriété d'arrêter immédiatement la chute des cheveux en les empêchant de blanchir ; et qui les fait croître en très-peu de tems ; 3° La Crême et l'Eau ds Turquie, qui blanchissent à l'instant même la peau la plus brune, effacent les rousseurs et toutes les taches du visage ; l'Epilatoire du sérail, qui fait tomber en dix minutes les poils du visage et des bras, sans altérer la peau ni laisser de traces ; la Pâte circassienne, l'Eau rose de la cour, l'Eau des Chevaliers, et divers autres secrets précieux de toilette. Prix : 6 francs chaque article, ou 10 francs pour deux. On peut esssayer avant d'acheter.

Nota. On envoie dans les villes voisines les articles demandés (écrire *franco.*)

TABLETTES ANTI-CATARRHALES DE DATTES, D'AGUETTANT.

Les excellentes Tablettes anti-catarrhales de dattes, de M. Aguettant, pharmacien, successeur de M. Darmès, place Confort, n. 13, à Lyon, continuent à obtenir le plus grand succès pour la guérison des rhumes, et généralement de toutes les affections de poitrine. Afin d'éviter qu'on ne les confonde avec celles que l'on pourrait donner sous le même nom, M. Aguettant n'en délivrera aucune boîte qui ne soit revêtue de sa signature et de son cachet. Le prix est de 1 fr. 25 c. la boîte. On les trouve également à St-Etienne, chez M. Coigné, place Royale, et à Tarare, chez M. Gay. (*Codex*, p. 255.)

LYON. D.-L. AYNÉ, IMPRIMEUR. — EUGÈNE DE LAMERLIÈRE, GÉRANT.